

chiens et monter dans le même train qu'elle, où elle se trouva aussitôt moins isolée, bien qu'elle restât l'unique occupante du compartiment des "dames seules"

Mais quand il descendit à Glasgow, au plein jour, elle se rencoigna dans l'angle du wagon, derrière le store baissé ; n'osant plus qu'à la dérobée le regarder s'éloigner, insouciant, la cigarette aux lèvres, le fusil sur l'épaule et les épagneuls sur ses talons ; de cette tournure tranquille et dégagée que Noll aimait parce qu'elle était simple et naturelle, comme Georges Douglas lui-même.

Après Glasgow, la pensée inquiète de Florence, que rien ne distrairait plus, revint vers Olivier avec une persistance obsédante et douloureuse.

Que fait-il, à cette heure ? Savait-il ?

L'horloge d'une petite station, dépassée à toute vapeur par l'express, venait de laisser entrevoir, la durée d'un éclair, les aiguilles noires de son cadran marquant onze heures. . . .

Oh ! oui ! Noll devait savoir, maintenant !

Depuis longtemps déjà, Ethel Stone, surprise de ne pas voir paraître Flor, d'habitude si matinale, avait dû entrer dans la chambre de la jeune fille, la trouver déserte, le lit non défait, et, perdant la tête elle qui si aisément s'effarait, interroger tour à tour, Suzan, le vieux Brice, Harry, tous les domestiques, à grand renfort d'exclamations.

Ses clameurs, les allées et venues précipitées des uns et des autres auront attiré l'attention d'Olivier. . . .

Lui n'aura questionné personne. . . ; du premier coup, il aura compris. . . D'ailleurs, la lettre si explicite de Flor n'était-elle pas là ? C'est elle qui, tout d'abord, aura frappé ses regards. . . .

Et, soudain, la jeune fille frissonne, à la pensée du mal que ces lignes, dont certainement, à l'heure qu'il est, il a pris connaissance, ont dû lui faire :

" Je pars, adieu, Noll ! . . . Je m'en vais pour toujours. . . "

Est-ce bien elle, Florence, qui a eu le cruel courage de tracer ces mots désespérants ; de quitter ce Kilmore-Castle où elle était aimée, et de briser, avec le sien, le cœur d'Olivier Ruthwen ? . . .

Son orgueil ne l'a-t-il pas mal inspirée ?

N'aurait-elle pas dû, finalement confiante, comme la petite Flor d'autrefois, au lieu de fuir ainsi, aller tout dire à l'oncle Noll, ses tourments et ses craintes, et lui affirmer le désintéressement, l'inviolabilité de sa tendresse, en des termes dont la sincérité eût désarmé tout soupçon ?

Elle se raidit dans un pénible effort.

Non, elle ne pouvait agir autrement qu'elle ne l'avait fait. Gerald le lui avait répété : " Les illusions envolées ne reviendraient jamais au cœur d'Olivier, torturé par le doute décevant. . . un doute si injurieux, si outrageant pour elle ! "

Et puisque Noll avait cru les perfides insinuations de lady Dorset, — insinuations appuyées, hélas ! de trompeuses mais accablantes apparences, — comment eût-il été convaincu par les dénégations de la pauvre Flor, qu'aucune preuve palpable n'était ?

Peut-être, si le père Arthur eût été encore au presbytère catholique de Dumbarton, Florence, qui n'aurait pas manqué de l'aller consulter, ne serait-elle pas partie ; car le vénérable religieux, en raison des vues surnaturelles départies aux âmes qui ont su s'élever au-dessus des humaines passions, aurait lu, plus clairement qu'eux-mêmes, dans les deux pauvres cœurs troublés par les intrigues jalouses et les propos malveillants.

Il eût pénétré la perfidie intéressée des insinuations ambiguës de Gerald, de Maud ou de lady Dorset, et dégagé la situation de lord Ruthwen et de Florence des malentendus qui l'avaient rendue si pénible. Mais le vieux missionnaire, qui avait opéré tant d'œuvres zèle et de miséricorde, ne devait plus consoler personne.

Il n'avait vu que d'un autre monde, plus heureux, mais si lointain, la grande joie et la douloureuse épreuve de ses enfants de prédilection. Depuis plusieurs mois déjà, il était entré dans la paix du Seigneur, et goûtait, après les labeurs et les fatigues de l'apostolat, cet introuvable repos du " bon serviteur " dont parle l'Écriture Sainte.

Le religieux qui l'avait remplacé, quoique fervent et charitable, n'avait ni son âge, ni son expérience, ni sa connaissance approfondie du mystère des cœurs et des mystères de la vie. . . Flor n'aurait jamais osé lui porter sa difficile confiance. La pensée ne lui en vint même pas.

Et, maintenant, le sort en était jeté. Partie, après mûre réflexion, de Kilmore-Castle, l'orpheline ne retournerait pas en arrière. Elle souffrait horriblement, cependant, en songeant à la douleur de Noll apprenant, sans ménagements, son brusque départ ; une douleur lui venant d'elle, la petite Flor qu'il avait tant choyée et qui, dans sa reconnaissance passionnée, s'était juré de ne lui en causer jamais !

Mais elle se répétait, éperdument, afin de s'en bien convaincre, que ce déchirement était devenu inéluctable, et qu'il leur serait moins cruel encore que les tortures qu'ils eussent endurées à vivre, côte à côte, liés en apparence et, en réalité, séparés par un abîme. . . ne pensant plus ensemble et ayant perdu, avec cette douce communion

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

de l'esprit, la confiance heureuse, invincible du premier jour de leur amour dévoilé.

Le train, qui l'emportait, dévorait l'espace avec une vertigineuse rapidité.

Déjà, aux gorges profondes et encaissées, aux sommets sourcilieux et tourmentés des Cheviottes, aux âpres splendeurs des grands plateaux désolés, couverts de bruyères rousses, parmi lesquelles surgissaient, ça et là, des amas de roches capricieusement déchiquetées, avaient succédé les prés ombreux et verdoyants, les lacs bleus et profonds, aux bords fleuris des Lowlands. . . A présent, c'était le paysage riche et plat de l'Angleterre, avec ses grais cottages entourés d'arbres, ses cultures plantureuses et ses villes manufacturières, aux innombrables cheminées d'usines, noirs minarets pointant, dans le ciel brumeux, dont leur couronne de fumée épaississait encore l'opacité grise et terne.

Florence n'avait rien pris depuis son départ de Kilmore-Castle, ou, pour mieux dire, depuis le souper de la veille. Dans la fièvre du déchirant adieu, dans l'immobilité triste des premières heures du voyage, elle n'avait pas senti la faim ; mais quand, à une bifurcation de la ligne ferrée, elle dut, pour changer de train, descendre de son compartiment, elle éprouva, au contact de l'air vif et froid, un étourdissement subit et presque une défaillance.

Avec cette faiblesse, le sentiment de son isolement complet, au milieu de la cohue des voyageurs, gens pressés ou distraits qui la coudoient sans presque la regarder, lui vint si poignant, qu'elle eut grand'peine à refouler ses larmes.

Elle eut peur, aussi, de se trouver malade dans ce pays étranger où elle se sentait comme perdue, et reconnut la nécessité de prendre quelque aliment réparateur.

Surmontant sa timidité, elle entra au buffet où elle demanda un consommé et, pour le boire, s'assit une petite table écartée, dans l'angle le plus reculé de la vaste salle.

L'habitude de voyager seule et d'agir par sa propre initiative lui manquait totalement ; ce qui ajoutait à son malaise, c'est qu'elle s'imaginait qu'autour d'elle tout le monde dût s'apercevoir et se railler de sa craintive inexpérience.

Cependant, grâce à la liberté des mœurs anglaises, nul ne s'étonnait ou ne se scandalisait de voir, sans chaperon, cette jeune fille gracieuse et distinguée.

D'ailleurs, l'ampleur de sa lourde cape de drap atténuait quelque peu l'élégance de sa tournure. Aussi ceux qui la croisèrent sur le quai de la gare, serrée dans son grand manteau sombre, coiffée de sa toque d'astrakan, toute plate, une épaisse voilette dissimulant la fraîcheur de ses traits, et marchant vite, les épaules un peu courbées vers le train qui se reformait, la prenaient pour quelque femme " governess " se rendant à son poste. . . On accorde, en Angleterre surtout, si peu d'attention à ces humbles filles en quête du pain quotidien !

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement un nouveau feuilleton qui, nous l'espérons, réunira les conditions de moralité et d'attraction que doivent toujours avoir les bons romans.